VII

REMARQUES SUR LA COMPOSITION DE L'*ART D'AIMER* ET DES *REMÈDES A L'AMOUR* D'OVIDE

PAR CLAUDE RAMBAUX
Professeur à l'Université de Limoges
Campus universitaire Limoges-Vanteaux.
39, rue Camille-Guérin, 87036 Limoges Cedex

SOMMAIRE. — L'**Art d'aimer** *et les* **Remèdes à l'amour** *constituent un* **cycle de quatre livres** *de poésie didactique consacrée à l'amour. Ces livres sont construits chacun pour sa part d'une façon à la fois solide et estompée. Ils gagnent à se succéder d'une manière apparemment improvisée. Mais plusieurs faits tendent à prouver qu'ils ont été conçus d'emblée dans leur ensemble.*

EPITOME. — *Carminibus quibus Naso artes et remedia amoris profitetur constat corpus quattuor librorum qui et singuli in ordinem non incertum sed paulum dissimulatum adducti sunt, et uniuersi, etsi opportune quasi ex improuiso contexti, initio tamen excogitati esse multis de causis uideri possunt.*

Ovide annonce au début de l'*Art d'aimer* qu'il va enseigner aux débutants l'art de trouver, de conquérir et de conserver une belle. Mais ce sujet et ce plan ne correspondent qu'aux deux premiers livres. Le troisième vise à aider non plus les hommes mais les femmes, et rien ne le laisse attendre sinon les deux derniers vers du livre II :

Ecce rogant tenerae, sibi dem praecepta, puellae.
Vos eritis chartae proxima cura meae.

On en a conclu qu'Ovide avait d'abord projeté un ouvrage en deux livres, et qu'il l'avait complété après coup sans prendre la peine de retoucher ce qu'il avait déjà écrit autrement que par cet ajout. Un autre ouvrage, les *Remèdes à l'amour*, apporte un complément supplémentaire : publié à peu près en même temps que l'*Art d'aimer*, de même longueur que son livre III, à un distique près, il est destiné aux hommes et aux femmes auxquels cet *Art* n'a pas permis de réussir. Ainsi Ovide a en fait consacré quatre livres de poésie didactique à l'amour. Mais, morcelés comme ils sont, forment-ils un cycle où ne se trouvent réunis pour ainsi dire que par hasard quatre livres aux liens fort ténus, ou constituent-ils un ensemble organisé, obéissant à une nécessité interne ? Et, si tel est le cas, cet ensemble a-t-il été unifié au fur et à mesure par un Ovide qui aurait adapté le mieux possible aux livres initiaux ceux dont il n'aurait eu l'idée que par la suite, comme

on le pense généralement[1], ou a-t-il été conçu d'emblée, soit seulement pour les trois livres de l'*Art d'aimer*, comme l'ont soutenu A. C. ROMANO et M. VON ALBRECHT[2], soit même pour tout le cycle, comme l'affirme M. WEBER[3] ?

Si nous voulons préciser dans quelle mesure nous avons affaire ici à une seule et même œuvre, nous devons commencer par considérer chacune des parties qui la composent. Il est vrai qu'à première vue cette démarche risque de paraître très peu prometteuse. Comme l'a relevé J. A. BARSBY en 1978 dans le numéro XII des *New Surveys in the Classics* consacré à Ovide (p. 22) : « The examination of the structure of individual books of the *Ars* and *Remedia* has not produced any striking result. (...) There does not seem to be a clear plan for *Ars* II or the *Remedia* ». Les travaux publiés depuis ne parviennent guère à corriger cette impression : Chr. LUCKE l'a montré en 1982[4]. Ce n'est pas que n'aient été faites des observations pertinentes qui méritent d'être retenues, mais on a trop souvent procédé à des découpages arbitraires, et, même là où l'on a abouti à des schémas qui ne faisaient pas violence au texte, on a laissé l'impression que la succession des préceptes relevait de la simple association d'idées plutôt que d'une nécessité interne. Il en résulte que H. BORNECQUE semble toujours avoir vu juste lorsqu'il a écrit à propos du livre III de l'*Art d'aimer* : « La composition en est plus négligée que celle des autres, où l'ordre suivi n'a rien de très strict »[5], et à propos des *Remèdes à l'amour* : « Les différents remèdes proposés le sont dans un ordre que, sans inconvénient, l'on pourrait presque toujours imaginer tout différent »[6].

Il serait pourtant surprenant que les quatre livres du cycle, ou tout au moins les trois de l'*Art d'aimer*, ne soient pas mieux composés. Ovide écrit dans un monde où les maîtres de l'art de persuader attachaient beaucoup d'importance à la *dispositio* — on l'a toujours su — ; il écrit aussi à une époque où les recueils poétiques étaient composés avec le plus grand soin — on s'en avise de plus en plus depuis quelques dizaines d'années — ; en outre, il venait lui-même de refondre les *Amours* pour remplacer une première édition en cinq livres par une seconde en trois où il a mis en œuvre simultanément et avec rigueur plusieurs

1. Cf. E. POEHLMANN, *Charakteristika der römischen Lehrgedichts*, dans *A. N. R. W.*, I, 3. Berlin-New York, 1973, p. 893 ; E. KUEPPERS, *Ovids « Ars amatoria » und « Remedia amoris » als Lehrdichtungen*, dans *A. N. R. W.*, II, 31, 4, Berlin-New York, 1981, p. 2534 ; N. HOLZBERG, *Ovids erotische Lehrgedichte und die römische Liebeselegie*, dans *WS*, N. F., 15, 1981, p. 195.

2. M. von ALBRECHT, *Ovid. Die Liebeskunst*, München, 1979, p. 123. A. C. ROMANO, *Ovid's Ars Amatoria or the Art of Outmanoeuvering the Partner*, dans *Latomus*, 31, 1972, p. 817.

3. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung in Ovids Liebeskunst. Verankerung, Struktur und Funktion*, Frankfurt am Main-Bern, 1983, p. 165. Cf. ci-dessous p. 167 et n. 46.

4. Ch. LUCKE, *P. Ouidius Naso. Remedia amoris. Kommentar zu Vers 397-812*, Bonn, 1982, p. 50-51.

5. H. BORNECQUE, *Ovide. L'art d'aimer*. Texte établi et traduit, Paris, 1924, p. VI.

6. H. BORNECQUE, *Ovide. Les remèdes à l'amour, Les produits de beauté pour le visage de la femme*. Texte établi et traduit, Paris, 1924, p. VIII.

principes de composition — nous venons, croyons-nous, de le mettre en évidence [7]. — Cela étant, Ovide aurait-il renoncé à organiser soigneusement ceux de ses ouvrages qui, semble-t-il, en auraient eu le plus besoin, ses ouvrages *didactiques* ? Se serait-il amusé seulement à parodier les cours mal construits ? N'aurait-il pas plutôt mis en œuvre lui-même les recommandations qu'il y fait aux hommes de cacher les moyens par lesquels ils se font persuasifs dans leur conversation [8] et dans leurs compliments [9], aux femmes de dissimuler l'art par lequel elles s'embellissent [10] ? Dans des formules comme *Si latet ars, prodest* (*AA*, II, 313) [11] et *Ars casus similis* (*AA*, III, 155), c'est à la conquête amoureuse qu'Ovide applique les avis de portée beaucoup plus générale donnés par un Aristote ou par un Cicéron [12], mais cela ne signifie pas forcément qu'il en limite la portée à ce cas particulier. En fait, avec de telles maximes, non seulement il n'est pas du tout assuré qu'il ait négligé la composition des œuvres didactiques qu'il a consacrées à l'amour, mais il ne serait pas surprenant que, si leur construction n'a pas été mieux discernée, ce soit parce qu'elle aurait été estompée plutôt que négligée.

Regardons de plus près le texte lui-même. Il est bel et bien possible, croyons-nous, de dégager dans chacun des quatre livres une organisation et même une progression qui ne manquent pas de netteté. Le moyen le plus simple de le montrer nous paraît être de proposer pour chacun d'eux successivement un schéma accompagné de quelques observations.

Nous traiterons simultanément des livres I et II de l'*Art d'aimer*, puisque la *partitio* du livre I donne le plan d'ensemble de ces deux livres. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'Ovide y a suivi le plan annoncé, et réparti la matière en trois grandes parties délimitées par des transitions nettes. Il reste à découvrir pour chacune des parties un ou plusieurs principes d'organisation qui ne soient pas simplement un regroupement occasionnel par thèmes [13]. Voici le schéma que nous proposons :

7. C. Rambaux, *Trois analyses de l'amour. Catulle, Poésies. Ovide, Les amours. Apulée, Le conte de Psyché*, Paris, 1985, p. 82-86, 106-112, 133-139, 164-174.

8. *AA*, I, 461 : *Sed lateant uires nec sis in fronte disertus*. Cf. W. Stroh, *Rhetorik und Erotik. Eine Studie zu Ovids liebesdidaktischen Gedichten*, dans *WJA*, N. F., 5, 1979, p. 119.

9. *AA*, II, 313 : *Si latet ars, prodest*.

10. *AA*, III, 210 : *Ars faciem dissimulata iuuat*. Cf. J. B. Solodow, *Ovid's Ars Amatoria : the Lover as Cultural Ideal*, dans *WS*, N. F., 11, 1977, p. 124.

11. Cf. J. B. Solodow, *op. cit.* (ci-dessus n. 10), p. 124, qui renvoie aussi à *AA*, III, 801 : *Tantum, cum finges, ne sis manifesta, caueto*.

12. Cf. Aristote, *Rhet.*, III, 1404 b, 18 ; Cicéron, *Orat.*, 78 ; et aussi Sénèque, *Contr.*, I, *praef.*, 21 ; X, *praef.*, 14 — textes relevés par W. Stroh, *op. cit.* (ci-dessus n. 8), p. 119.

13. Cf. K. Weisert, *Aufbau der « Ars amatoria » und der « Remedia amoris »*, dans *Ovids Ars amatoria und Remedia amoris. Untersuchungen zum Aufbau*, hrsg. v. E. Zinn, Stuttgart, 1970, p. 3 ; et H. Kling, *Zur Komposition des 2. Buches der « Ars amatoria »*, *ibid.*, p. 28.

ARTIS AMATORIAE LIBER I

1-34 *Procœmium*
35-40 *Partitio*
41-262 A. *Vnde legas* (263 ; cf. 35 : *reperire*)
  41-49 Introduction : chercher et savoir où le faire
  50-66 A Rome même
    67-228 En public
      67-74 Portiques
      75-78 Temples et fêtes religieuses
      79-88 Forums
      89-134 Théâtres — comme le montre l'exemple de l'enlèvement des Sabines (101-132) —
      135-163 Courses de chevaux
      164-170 Combats de gladiateurs
      171-176 Naumachie comme celle que vient d'offrir César (Auguste)
      177-228 Triomphe — quand César (petit-fils d'Auguste) aura vaincu les Parthes (177-216) —
    229-252 En privé : *Conuiuia*
  253-262 Hors de Rome : Baïes et le temple de Diane à Aricie
263-268 Transition

269-768 B. *Quas sit capienda per artes* (265 ; cf. 37 : *exorare*)
  269-350 Introduction : confiance, les femmes ont du désir — exemple de Pasiphaé (289-326) —
  351-720 Les étapes de la conquête
    351-396 *Prius* s'attacher la servante
    397-434 Choisir le moment favorable
    435-484 Sonder la belle par des lettres avec promesses
    485-522 L'approcher dans les lieux publics avec des signes ambigus (488) et une tenue discrète
    523-600 L'aborder dans des *conuiuia* à mots couverts (567) en profitant de Liber, mais en se gardant de l'ivresse — comme le montre l'exemple du dieu et d'Ariane (525-562) —
    601-720 Profiter du moment où les convives s'en vont (601) pour
      603-628 la toucher et lui parler directement avec des louanges,
      629-656 lui faire des promesses, même fausses,
      657-660 verser des larmes,
      661-712 prendre des baisers, *et cetera* (667) — à l'exemple d'Achille auprès de Déidamie (679-702) —;
      713-720 mais en cas de dédain, feindre une retraite
  721-768 Moyens complémentaires valables à chaque étape
    721-730 Pâleur (pour paraître épris)
    731-736 Maigreur (pour inspirer de la pitié)
    737-752 Se défier de tous

753-768 Tenir compte de la diversité des femmes
769-770 Transition et conclusion provisoire

ARTIS AMATORIAE LIBER II

1-732 C. *Vt dominam teneas* (111 ; cf. 12, 13 et I, 38 : *ut longo tempore duret amor*)
1-98 Introduction : il reste à apprendre comment garder celle que l'on a prise — or il est difficile de garder quelqu'un, comme le montre l'exemple de Dédale et Icare (21-96) —
99-336 I. *A litore* (337) : dans les premiers temps, comment fortifier l'amour (cf. 339)
99-106 Secours vain : la magie
107-144 Secours insuffisant : la beauté
145-336 Secours principal : *dextera indulgentia*
145-250 Côté négatif :
145-176 ne rien dire de déplaisant
177-196 ne pas protester en cas de mauvais accueil
197-232 ne s'opposer en rien
233-250 ne craindre aucun danger
251-336 Côté positif :
251-260 donner aux serviteurs
261-274 donner à la belle : des fruits, des fleurs,
275-286 des vers,
287-294 l'honneur d'accorder elle-même les bienfaits que l'on veut dispenser,
295-314 de perpétuelles marques d'admiration,
315-336 des preuves de dévouement en cas de maladie
337-338 Transition
339-600 II. *Medio freto* (338) : quand du temps est passé et qu'apparaît le problème des séparations
339-372 Savoir doser présence et absence
373-492 Cas où l'amant s'offre des libertés
373-408 Cacher ses incartades
409-424 Si elles sont découvertes, les nier et se montrer vaillant
425-492 Avec certaines femmes, au contraire, les publier et se montrer vaillant
493-510 Transition : intervention d'Apollon (se connaître soi-même et tenir compte de ses possibilités pour se mettre en valeur)
511-600 Cas où c'est la belle qui prend des libertés
511-534 Supporter les refus sans protester
535-600 Supporter un rival avec patience — plutôt que de faire comme Vulcain (561-592) —
601-732 III. *Sacra Cythereae* (607) : en tout temps
601-624 Trouver un lieu qui convienne à la pudeur

625-640 Ne rien révéler, a fortiori ne rien inventer, sur ce qu'on y fait
641-662 N'adresser aucun reproche sur les défauts physiques
663-702 Ne poser aucune question sur l'âge : avantages des moins jeunes qui savent participer pleinement
703-732 Comment faire au lit : veiller à ce que le plaisir soit partagé
733-744 Conclusion
745-746 Transition vers le livre suivant

C'est de toute évidence une progression temporelle qui assure l'organisation et le mouvement de l'ensemble (I, 41-262 : choisir ; I, 269-768 : prendre ; II, 1-732 : conserver) et aussi, à maintes reprises, des parties. Lorsqu'Ovide évoque la conquête (I, 269-768), il en suit les étapes depuis le moment où il faut rassurer celui qui a remarqué une femme jusqu'à celui où il obtient ses faveurs, en passant par les préparatifs puis les approches et langages de plus en plus directs, et en ajoutant pour terminer quelques compléments utiles à tout moment. Quand il en vient aux moyens de faire durer la liaison (livre II), il évoque les premiers temps où il ne faut s'exposer à aucun reproche (II, 99-336), avant d'en venir à ceux où, du fait des habitudes prises et des risques de la lassitude, il devient nécessaire de prendre quelques distances, et inévitable de commettre ou de subir des incartades (II, 339-600).

Là où il n'était guère possible d'établir une progression temporelle, la matière est répartie suivant une classification logique, animée elle-même le plus souvent par des gradations, comme le recommandaient les rhéteurs. Dans la première partie (I, 41-262), Ovide distingue, entre les endroits où trouver une belle, ceux qui sont à Rome et ceux qui sont ailleurs ; parmi les premiers, comme l'a relevé A. Lüderitz[14], il conduit des lieux publics où tout le monde a accès (67-228) à ceux qui sont de caractère privé, où l'on se réunit sur invitation : pour des banquets (229-252) ; parmi les lieux publics (67-228), il passe de ceux où l'on peut toujours aller à ceux qui ne présentent un intérêt que par exception, mais où les femmes sont plus nombreuses et plus sensibles aux émotions (cf. 173 sqq.). Pour les premiers temps de la liaison (II, 99-336), on passe du secours inutile — la magie — à celui qui est insuffisant — la beauté — et à celui qui est le plus efficace : la « *dextera indulgentia* », l'habile complaisance ; pour cette dernière vient d'abord la série des conseils négatifs (145 sqq.), qui s'achève par le précepte qui implique de réels dangers (233-250), par exemple passer par une route peu sûre ; puis succèdent aux conseils de caractère négatif ceux qui sont de caractère positif (251 sqq.),

14. A. Luederitz, *Aufbau des I. Buches der « Ars amatoria » von Ovid*, dans *Ovids Ars amatoria...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 13), p. 16.

qui s'achèvent par l'exhortation à rendre service à la belle au moment où elle est le moins attrayante : quand elle est malade (315 sqq.). Ensuite, quand Ovide envisage les meilleures parades en cas d'infidélité (II, 339-600), il présente les remèdes aux incartades de l'homme avant les répliques aux libertés prises par la femme ; pour les difficultés créées par l'homme (373 sqq.), le dernier remède est le plus surprenant : publier ses infidélités (425 sqq.) ; pour les embarras dus aux libertés prises par la femme (511 sqq.), le dernier conseil est le plus difficile à mettre en œuvre : supporter le rival avec patience (cf. 542 : *nil maius*).

Une telle disposition ne manque, pour l'essentiel, ni de netteté ni de naturel. Elle aurait sans doute été discernée depuis longtemps si, de diverses façons, elle n'était partiellement dissimulée en même temps qu'enrichie.

Dans l'exposé de bon nombre de ses préceptes, Ovide a donné à l'un de ses exemples un développement bien plus considérable qu'aux autres [15] — de 24 à 76 vers pour les sept cas que nous avons signalés entre tirets —, et il a placé ces morceaux aussi bien au début (cf. I, 177-216 et 525-562) ou à la fin (cf. I, 101-132 ; II, 21-96 et 561-592) qu'au milieu du mouvement auquel ils appartiennent (cf. I, 289-326 et 679-702). Il ne faut pas les prendre pour de simples *excursus* ou de purs ornements qui rompent la suite des idées, mais y reconnaître, comme l'a montré en dernier lieu M. Weber, un moyen de mieux convaincre tout autant que d'éviter la monotonie [16].

D'un précepte à l'autre, les transitions ne manquent pas non plus de variété. Si Ovide évite généralement de les marquer avec insistance, souvent même s'en passe purement et simplement, il en est qu'il souligne, sans pourtant que cette différence tienne à leur importance, comme l'a relevé J. Barsby [17]. Ainsi, il lui arrive de se livrer à des considérations sur la progression de son enseignement (II, 425-434 et 535-542), mais, plutôt que celles-ci ne marquent des articulations essentielles, elles servent à introduire le dernier point d'un mouvement : un précepte particulièrement surprenant — publier ses infidélités — dans le premier cas, ou difficile à faire admettre — supporter patiemment un rival — dans le second. Parfois intervient même une divinité, mais dans des conditions tout aussi particulières. Liber se manifeste à un moment crucial : juste avant que le jeune homme ne parvienne enfin à parler plus directement à sa belle en la retrouvant dans un banquet (I, 523 sqq.). Apollon apparaît pour détendre l'atmosphère et renforcer l'autorité du poète entre deux traitements

15. Cf. W. Kraus, *P. Ovidius Naso*, dans *R. E.*, XVIII, 2, Stuttgart, 1942 (1968²), col. 1935.
16. Cf. M. Weber, *Die mythologische Erzählung...* (*op. cit.*, ci-dessus, n. 3), *passim*.
17. J. A. Barsby, *Ovid*, dans *G&R, New Surveys in the Classics*, XII, Oxford, 1978, p. 22.

difficiles : ceux qu'exigent les libertés prises par l'amant d'une part, par l'amante d'autre part (II, 493 sqq.). Cela ne va pas sans difficultés pour qui veut reconnaître là des articulations majeures, ou encore pour qui veut trouver toujours explicitée la liaison entre les idées. Mais Lucrèce lui-même, en dépit de son désir de clarté, a présenté son enseignement d'une façon telle que l'enchaînement des arguments, même rigoureux, n'apparaît pas toujours facilement — nous pensons l'avoir montré à propos de la fin du livre III du *De rerum natura*[18]. Ovide était un poète trop raffiné, ses élèves, ou tout au moins ses lecteurs, trop sophistiqués pour qu'il pût se permettre d'appliquer avec raideur les principes régissant la présentation de l'architecture d'un bon cours.

Le livre III n'est pas moins soigneusement composé. On a déjà relevé que son plan reprend dans ses grandes lignes celui des livres I et II : il envisage successivement, du point de vue de la femme, comment conquérir un homme et comment le conserver[19] ; plus précisément, suivant H. FRAENKEL, d'abord, pour le conquérir, comment se rendre attirante et comment faire sa connaissance, puis, pour le conserver, comment se comporter dans les circonstances ordinaires et dans l'intimité[20]. Essayons d'aller un peu plus loin. Voici le schéma détaillé qui nous semble se dégager du texte :

ARTIS AMATORIAE LIBER III

1-98 *Proœmium*
99-100 *Partitio*
101-498 A. *In portu* (cf. 100)
  101-380 Préparatifs
    101-310 *Facies* (105)
      101-132 Être soignée, sans excès
      133-168 Cheveux
      169-192 Vêtements
      193-208 Soins de la peau (propreté et fards)
      209-250 Attitude pendant les soins
        209-234 Discrétion
        235-250 Cas particulier des cheveux
      251-310 Correction des défauts

18. Cf. C. RAMBAUX, *La logique de l'argumentation dans le De rerum natura, III, 830-1094*, dans *R. É. L.*, 58, 1980, p. 201-219.

19. Cf. J. A. BARSBY, *Ovid, op. cit.* (ci-dessus n. 17), p. 22 ; W. KRAUS, *P. Ovidius Naso, op. cit.* (ci-dessus n. 15), col. 1934-1935.

20. Cf. H. FRAENKEL, *Ovid : a Poet between Two Worlds*, Berkeley-Los Angeles, 1969, p. 206. Au vers 499, *Si licet a paruis animum ad maiora referre*, début de la transition entre la première et la deuxième partie, il n'est pas sûr qu'il faille voir l'indication du passage de matières aisées à comprendre et à dominer à des sujets qui demandent plus de mesure et de contrôle de soi (H. FRAENKEL, *ibid.*, p. 206) : *paruis* peut renvoyer simplement aux derniers vers du mouvement précédent qui donnent des conseils sur la manière de ne pas être trahi par ses propres tablettes.

251-280 du corps
281-310 du maintien
311-380 *Artes* et *mores*
311-353 Arts
354-369 Jeux
370-380 Maîtrise de soi
381-498 Prise de contact
381-432 Où
433-466 Avec qui (hommes à éviter)
467-498 Comment (lettres et intermédiaires)
499-500 Transition
501-746 B. *Sinu curuato* (cf. 500 et 99)
501-576 Dans les premiers temps : comment ne pas perdre vite
501-524 Ne pas rebuter par ses *mores* (501) (éviter colère, arrogance, tristesse)
525-554 Ne pas rebuter par des exigences déplacées (tenir compte du statut de l'amant pour savoir ce qu'il peut donner)
555-576 Ne pas rebuter en ne tenant pas compte de l'âge
577-746 Par la suite : comment retenir longtemps
577-610 Difficultés à créer
577-588 Se faire rare
589-610 Jouer de la rivalité
611-666 Difficultés extérieures à lever
611-658 Gardiens
659-666 Amies et suivantes
667-746 Difficultés intérieures à lever
667-684 Doutes excessifs de l'amant
685-746 Doutes sur soi — exemple de Procris (686-746) —
747-748 Transition
749-808 C. *Vt tangat portus... suos* (748)
749-768 *Conuiuia*
769-808 *Thalamus*
809-812 Conclusion

On retrouve ici les mêmes principes de composition que dans les livres I et II. Les différentes parties correspondent aux différentes étapes d'une liaison. Pour être un peu plus précis que nos prédécesseurs, elles enseignent tour à tour, aux femmes qui en ont besoin, les moyens de se rendre attrayante pour un homme (101 sqq.), de prendre contact avec lui (381 sqq.), de ne pas le faire fuir rapidement (501 sqq.), de le conserver longtemps (577 sqq.), et enfin, but de tous les efforts, de tirer le meilleur parti des rencontres intimes (749 sqq.). La progression temporelle qui anime ainsi l'ensemble du livre apparaît aussi à l'intérieur de certaines de ses parties. Lors de la prise de contact (381-498 : où, avec qui, comment), il faut savoir où aller avant de pouvoir y remarquer un homme, et c'est seulement après l'avoir remarqué

que se pose le problème de savoir comment entrer en relation avec lui. Dans les conseils relatifs aux rencontres intimes (749-808), avant d'aborder directement les relations sexuelles, Ovide précise l'attitude à adopter dans les *conuiuia* qui en étaient souvent le prélude, comme on l'a vu au livre I, vers 667 et suivants.

Ailleurs la répartition des préceptes, tout en maintenant une gradation, est plutôt d'ordre logique. Pour les préparatifs (101-380), Ovide retient trois aspects qu'il regroupera en un vers des *Remedia amoris* (713) : *nec solam faciem, mores quoque confer et artem*, et il va du plus extérieur, du plus immédiatement perceptible et aussi du plus facile à acquérir (101-310 : la beauté), à ce qui, plus intérieur, moins voyant mais plus important (cf. 370 : *maius*), demande une plus longue préparation (311-380 : talents et caractère) — la correction du maintien (281-310) et, dans une moindre mesure, l'attitude pendant les soins (209-250) assurant une transition entre ce qui concerne le corps et ce qui touche plus directement la personnalité —. Quand il en vient à la liaison elle-même, évoquant d'abord ce qui risque de la briser rapidement (501-576), il distingue défauts de caractère qui enlaidissent et provoquent tout de suite la haine, exigences qu'on ne peut afficher d'emblée (cf. 553 : *prima fronte*), et soins que demande une proie toute fraîche (cf. 560 : *praeda nouella*) ; il passe ainsi des aspects du comportement qui valent quel que soit l'amant (501 sqq.), à ceux qui doivent changer selon son statut (525 sqq.) et selon son âge (555 sqq.). Quand il enseigne ensuite comment retenir longtemps l'objet de son amour (577-746), il ne se contente pas de distinguer logiquement les difficultés à créer de celles qui sont à lever, et, parmi ces dernières, celles qui sont extérieures, liées à d'autres personnes qu'aux deux partenaires, de celles qui sont intérieures, nées de la psychologie de l'homme ou de la femme. Dans ces trois catégories il envisage chaque fois deux cas, réservant pour la fin le conseil le plus inattendu : la belle doit non seulement se faire rare (577 sqq.), mais employer des moyens plus énergiques, des glaives non pas « émoussés » mais « aiguisés » (589) : jouer de la rivalité entre soupirants ; il lui faut écarter non seulement les gardiens (611 sqq.) mais même les personnes auxquelles en temps ordinaire elle se confierait : ses amies et ses suivantes ; elle n'a pas simplement à éviter que son ami n'ait trop d'inquiétude sur les sentiments qu'elle lui porte (567 sqq.) : elle doit aussi veiller, bien qu'elle soit en principe la maîtresse du jeu, à ne pas se désespérer trop facilement elle-même. De plus, ces trois catégories sont disposées en un habile dosage : il est bon d'exciter un amant par des difficultés, mais il faut pourtant l'aider et même prendre garde à ce qu'aucun des deux partenaires ne se décourage inopportunément.

Toutefois, si l'on retrouve dans ce livre les mêmes principes d'or-

ganisation que dans les deux premiers, le développement est plus continu. Consacrant un seul chant aux femmes au lieu de deux, Ovide disposait sans doute de moins de place pour développer un grand nombre de ses exemples : il ne l'a fait ici que pour celui de Procris 686-746). En revanche, il a maintenu la même variété dans les transitions. Par exemple, il feint d'avoir été sur le point de donner des conseils peu ragoûtants et inutiles à toute femme un tant soit peu éduquée, et, ce faisant, il les donne quand même — réussissant ainsi à la fois à accroître leur efficacité et à s'excuser pour sa trivialité — (193 sqq.). Il se présente comme un traître dévoué jusqu'au bout à sa nouvelle cause au moment d'aborder un point particulièrement délicat : l'utilité de frustrer un amant (577 sqq.) ; il se demande jusqu'où va l'entraîner sa folie quand il conseille des démonstrations hypocrites pour faire croire à l'homme qu'il est aimé (667 sqq.) ; il prétend éprouver de la honte et se réclame de Dioné lorsqu'il en vient aux rapports sexuels (769 sqq.). De la sorte il donne plus de piquant à ses remarques et peut espérer mieux gagner la confiance de ses lectrices. Mais, et c'est ce qui explique sans doute l'embarras des commentateurs, il n'explicite pas plus souvent que dans les deux livres précédents l'enchaînement des idées. Il évite ainsi, d'une façon qui rappelle le Virgile des *Géorgiques*, un pédantisme qui aurait paru déplacé.

Avant de considérer les trois livres de l'*Art d'aimer* comme un ensemble, il n'est pas inutile d'examiner aussi les *Remèdes à l'amour*. Ce livre en fait n'est pas plus mal composé que les précédents. Voici le schéma que nous proposons :

REMEDIA AMORIS

1-78 *Proœmium*
79-106 S'arrêter, si possible, quand l'amour n'en est qu'à ses débuts
107-810 Sinon, si le temps des premiers remèdes est passé
  107-134 Laisser passer du temps
  135-810 Puis, quand un remède peut être employé :
    136-248 Détourner son attention
      136-212 par une vie active :
        151-168 tribunaux ou armée
        169-198 agriculture
        199-212 chasse et pêche
      213-248 par un long voyage
    249-810 Sinon, si ce remède paraît trop dur,
      249-290 inutilité de la magie — comme le prouve l'exemple de Circé (263-288) —
      291-576 d'abord se séparer :
        291-522 s'éloigner progressivement
          291-356 en abaissant la personne aimée

304- *mores*
311- *facies*
331- *artes*
357-440 en rendant les rapports sexuels moins satisfaisants — audace dont Ovide se justifie (359-398) —
399- émousser ses désirs ailleurs
407- prendre une position désavantageuse pour elle et observer ses imperfections
441-488 trouver une seconde liaison — à l'exemple d'Agamemnon (467-484) —
489-522 feindre la froideur
523-542 sinon, si ce remède ne convient pas, rechercher la satiété dans une jouissance ininterrompue
543-576 sinon, si la difficulté tient à la crainte de perdre, songer à ses autres craintes — selon le conseil de Cupidon (549-576) —
577-578 transition
579-810 puis éviter une rechute :
579-608 fuir les lieux déserts — pour ne pas connaître le destin fatal de Phyllis (591-606) —
609-672 mais fuir aussi les rencontres dangereuses :
609-620 les rencontres avec des amants passionnés
621-640 les rencontres avec des proches de la personne aimée
641-658 les rencontres où l'on tient des propos qui sont en fait toujours inspirés par l'amour
659-672 les procès avec la personne aimée
673-714 si l'on rencontre quand même par hasard la personne aimée
715-784 autres dangers à éviter :
715-740 revoir les témoins matériels de l'amour
741-766 si l'on n'est pas pauvre : fréquenter le théâtre ou lire de la poésie d'amour
767-784 se représenter un rival
785-794 signes de guérison
795-810 complément diététique
811-814 Conclusion

On voit qu'Ovide a classé ses remèdes suivant les cas à soigner. Il distingue entre les malades encore à peine atteints (79 sqq.) et ceux dont le mal est invétéré (107 sqq.), puis, parmi ces derniers, entre ceux qui, une fois passés les plus grands emportements, peuvent supporter un traitement énergique (cf. 225 : *praecepta dura*) et ceux qui n'en sont pas capables (249 sqq. ; cf. 496 : *non tam fera iussa* ; 523 : *et quisquam praecepta potest mea dura uocare* ?), enfin, dans cette catégorie,

ceux qui arrivent à s'éloigner progressivement, ceux auxquels c'est impossible (523 sqq.), et, cas presque désespéré pour lequel est nécessaire l'intervention de Machaon (cf. 546)[21], ceux qui ne parviennent pas à rompre, non pas à cause des avantages qu'ils attribuent à la personne aimée, mais à cause de leur instinct de propriétaire (543 sqq.). Ovide traite donc de cas de plus en plus difficiles (cf. déjà 109).

Il a conduit la première catégorie de malades, ceux qui sont à peine atteints, à une guérison rapide. Il a imposé un traitement plus long à ceux qui sont plus touchés mais capables de supporter des remèdes énergiques (cf. 243-248). Aux plus faibles, il propose des soins non seulement encore plus longs mais gradués. Il ne se contente pas de leur indiquer les moyens de s'éloigner de l'objet aimé (291-576) : il s'emploie en une deuxième étape à leur éviter une rechute[22], alors même qu'eux aussi se sont résolus à fuir comme les autres (580, cf. 136 et 224). Il s'y consacre non seulement dans les vers 609-810[23], mais, quoiqu'on ne l'ait pas remarqué, dès le vers 579[24], la même expression *dominae relictae* apparaissant aux vers 583 et 785, au début donc et à la fin de cet ensemble introduit par une transition particulièrement nette (577-578). Il envisage dans cette deuxième étape les différents risques que courent les convalescents[25] : la solitude est dangereuse pour eux (579-608), mais ils ne doivent pas pour autant se laisser aller à n'importe quelle rencontre (609-672), et, s'ils se trouvent seuls — qu'ils en soient désormais capables ou qu'ils le soient par nécessité —, il signale aussi les dangers dont ils ont alors à se garder (715-784) ; enfin il leur précise les signes auxquels ils pourront reconnaître qu'ils sont vraiment guéris (785-794), et, en un post-scriptum plaisant, désireux, dit-il, de remplir tous les devoirs d'un médecin, il ajoute des conseils de diététique[26].

Pour les deux principaux développements consacrés à la convalescence — le danger des rencontres (609 sqq.) et les autres dangers qui sont plutôt ceux de qui se trouve seul (715 sqq.) — il a établi une gradation dans les risques comme il en avait ménagé une dans la répar-

21. Cf. Th. Greiner, *Der Aufbau von Ovids « Remedia amoris »*, dans *Ovids Ars amatoria...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 13), p. 40-41.

22. Dans cette mesure, on peut dire avec E. Kueppers, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2539 : « Das grundlegende Anordnungsprinzip der Praecepta des Lehrvortrags der RA ist die fortschreitende Heilung von der Krankheit der Liebe ».

23. Cf. 610/621, 623, 629/643, 650, 655, 659, 662/..., et H. J. Geisler, *P. Ovidius Naso. Remedia amoris mit Komm. zu Vers 1-396.* Inaug.-Diss., Berlin (U. L.), 1969, p. 64, suivi par O. Kueppers, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2539.

24. Ch. Lucke, *P. Ovidius Naso...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 4), p. 44 et n. 37, considère que les vers 579-608 constituent seulement une transition parce qu'à ses yeux la séparation d'avec la personne aimée n'y est que supposée.

25. Les « contradictions » qu'a relevées Ch. Lucke, *P. Ovidius Naso...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 4), p. 49, entre les conseils de cette partie et les précédents résultent simplement du fait qu'on ne saurait appliquer les mêmes remèdes à tous les cas de maladie et à tous les stades d'une évolution : cf. *Rem.* 131-134 (et *AA*, I, 357).

26. Cf. Th. Greiner, *Der Aufbau...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 21), p. 42.

tition des cas. Il achève la série des rencontres à éviter par la plus dangereuse, celle de la personne à laquelle on veut renoncer (cf. 683 : *quid praecipue... obstat*), cas pour le traitement duquel l'assistance particulière de Phébus est nécessaire (704-706) [27], et il termine la revue des autres dangers à éviter par le pire : celui de se représenter que l'on a un rival (cf. 768 : *maxima causa mali*), danger si redoutable qu'y être devenu insensible est la preuve de la guérison complète (cf. 794 : *sanus*).

Mais logique, chronologie, gradation ne sont pas les seuls principes d'organisation que l'on trouve dans les *Remedia amoris* comme dans l'*Ars amatoria*. Ici aussi il arrive que certains exemples soient particulièrement développés [28], à la fois arguments et repos dans le développement — mais toujours presque à la fin du développement dont ils dépendent —, ou encore qu'une divinité intervienne à un moment crucial [29], et aussi que les transitions soient souvent des plus discrètes — si bien que la composition d'ensemble a paru laisser beaucoup à désirer —: la dernière partie, consacrée aux convalescents, est introduite simplement par ces mots : *ignotas cogor inire uias* (578), et son troisième point, l'ensemble des dangers autres que ceux des lieux déserts ou des rencontres redoutables, par cette phrase : *exiguum est quod deinde canam* (715) — il ne me reste pas grand chose à chanter, non pas que cela soit forcément peu important, mais je serai bref —. S'il y a une différence de structure entre ce livre et les trois de l'*Art d'aimer*, c'est l'absence de *partitio* ; mais une disposition par cas de plus en plus difficiles à traiter était assez claire par elle-même, et il eût sans doute été maladroit de dire d'avance à des patients craintifs et peu résolus à faire ce qu'il faut pour se soigner quels étaient les désagréments auxquels ils devaient s'attendre.

On retrouve donc dans les *Remedia amoris* à peu près tous les traits caractéristiques de la composition des trois livres de l'*Ars amatoria* : leur construction est organique, précise, claire, solide, toujours fondée sur les particularités des problèmes à traiter, propre à entretenir l'intérêt par son art de la progression, mais elle n'apparaît pourtant dans toute sa netteté qu'à un regard attentif parce qu'elle reste dans une large mesure sous-jacente, dissimulée sans doute par souci d'éviter la raideur, la lourdeur, le pédantisme incompatibles avec le sujet.

Mais on n'épuise pas la richesse de la composition des quatre livres de poésie didactique qu'Ovide a consacrés à l'amour en les considérant isolément. Il nous semble possible de mettre en évidence de

27. Cf. Th. GREINER, *Der Aufbau...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 21), p. 42.
28. Cf., notamment, 263-288, 467-484, 591-606.
29. Cf. *Rem.* 549 sqq. et *AA*, II, 493 sqq. ; *Rem.* 705 sq. et *AA*, I, 523 sq., III, 769 sq.

l'un à l'autre plus qu'une identité de longueur, de style, d'esprit, de structure : des correspondances qui font percevoir un dessein d'ensemble, quel que soit le moment où celui-ci a pu être conçu.

Assurément, en dépit des oppositions qui les différencient[30], les livres I et II de l'*Art d'aimer* forment une paire bien distincte, qui a une réelle unité. Le plan des deux est annoncé au début du premier, rappelé au début du second, et effectivement suivi — nous l'avons vu —. De plus, comme l'a relevé A. S. Hollis, au début du second, Ovide demande son concours à Érato comme l'ont fait au début de la deuxième moitié d'une œuvre en plusieurs chants Apollonios de Rhodes et Virgile, l'un dans les *Argonautiques*, l'autre dans l'*Énéide*[31]. En outre, observation de E. Küppers, au début et à la fin de cette paire est évoqué Automédon (I, 8 et II, 738), celui que veut être l'auteur en matière d'amour[32]. Enfin, en tête de chacun des deux livres se trouve une allusion nette à Hésiode : *Nec mihi sunt uisae Clio Cliusque sorores / Seruanti pecudes uallibus*, Ascra, *tuis* (I, 28-29) et *Laetus amans donat uiridi mea carmina palma / Praelata* Ascraeo *Maeonioque seni* (II, 3-4). Or Hésiode est le fondateur du genre didactique — et il se trouve que déjà il avait utilisé les mythes autrement que comme de simples *ekphraseis*, et s'était contenté, en face d'un proème considérable, d'une conclusion très courte[33] —. Ces correspondances entre les deux premiers livres de l'*Art d'aimer* et des ouvrages antérieurs sont loin d'être négligeables. Elles nous assurent qu'Ovide n'est pas sans s'inspirer de ses prédécesseurs jusque dans son art de la disposition. Elles nous suggèrent que, au cas où nous serions embarrassés pour préciser ses intentions dans la composition du reste du cycle, il pourrait ne pas être inutile de recourir à des comparaisons.

Il est aussi des liens clairs entre le livre III de l'*Art d'aimer* et les deux premiers. A la fin de ceux-ci, certes, Ovide n'annonce le troisième que par un distique qui a tout l'air d'avoir été ajouté après coup. Mais il n'y a pas que cela. Avant ce distique, il évoque plusieurs guerriers grecs de l'époque homérique, ainsi que les Amazones, et il commence le livre III en déclarant : *Arma dedi Danais in Amazonas*, E. Küppers l'a déjà relevé[34]. De plus, au début comme à la fin de son traité, il se réclame de son expérience, *usus* (I, 29 et III, 791) ; au début du troisième livre comme au début du premier, il déclare agir sur l'ordre de Vénus (I, 7-30 et III, 43-56 ; cf. aussi II, 15 ; 607), ce qu'a bien vu

30. Cf. M. Weber, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 113-117, qui relève une opposition dans la stratégie enseignée aux jeunes gens et dans les métaphores qui la caractérisent : violence du chasseur d'un côté, douceur du cultivateur de l'autre.

31. A. S. Hollis, *Ovid. Ars amatoria, Book I*, ed. w. an intr. and comm., Oxford, 1977, p. XII-XIII.

32. E. Kueppers, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2534-2535.

33. Cf. E. Poehlmann, *Charakteristika...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 879-881.

34. E. Kueppers, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2535.

M. WEBER[35]. En outre, à la fin du livre III, il a placé plusieurs échos très nets de la fin du livre II : il ne dit pas seulement qu'il est arrivé à la fin, *finis*, de son œuvre ou de son badinage (II, 733 et III, 809) : le dernier vers du livre III, *Inscribat spoliis 'Naso magister erat'* est le même que le dernier du livre II, si l'on met à part le distique qui y sert de transition vers le livre suivant, avec pour seule modification *inscribat* en *AA*, II, 744 au lieu de *inscribant* en *AA*, III, 812 ; et ce vœu, au livre III, est introduit par ces mots : *Vt quondam iuuenes, ita nunc, mea turba, puellae* (III, 811). Enfin, ne l'oublions pas, qu'Ovide s'adresse aux femmes ou qu'il s'adresse aux hommes, il établit une progression dont les étapes sont à peu près identiques[36] ; on peut même remarquer que chaque fois la relation amoureuse va s'approfondissant au point d'aboutir à un partage réel[37] et durable[38]. Ces liens ne sont pas très surprenants : pour appeler l'ensemble des trois livres *Art d'aimer*, il fallait bien leur donner une certaine unité.

Il n'allait pas de soi, au contraire, qu'Ovide en établît entre l'*Ars amatoria* et les *Remedia amoris*. Or ceux-ci sont tout aussi nets, indépendamment même des échos dans les thèmes. Toujours le poète, en son *opus* (*AA*, I, 29 ; II, 733 ; III, 747 ; *Rem.* 12 et 811)[39], se présente comme le *uates* (cf. *AA*, I, 29 ; II, 11 et 739 ; (III, 408) ; *Rem.* 3 ; 77 et 767) dont l'*ars* (cf. *AA*, I, 1 ; 4... ; II, 12 ; 14... et 735 ; III, 25 ; 42 ; *Rem.* 9 ; 11 ; 61...) donne des *arma* (*AA*, I, 36 ; II, 741 ; III, 1-2 ; *Rem.* 50 ; cf. 814)[40] — en *AA*, I-II aux hommes, en *AA*, III aux femmes, en *Rem.* aux uns et aux autres —. Il précise au début des *Remèdes à l'amour* : *Discite sanari, per quem didicistis amare* ; */Vna manus uobis uulnus opemque feret* (43-44)[41].

Mais il ne s'est pas contenté de ces liaisons relativement extérieures. C'est jusque dans leur organisation interne qu'il a établi plusieurs correspondances entre les deux ouvrages. Ainsi Apollon, qui ne devait jouer aucun rôle dans l'*Art d'aimer* (cf. I, 25-26, et aussi *Rem.* 75-78), apparaît soudain au milieu de l'œuvre, en II, 493-510, pour dispenser ses conseils ; et Cupidon, qu'il avait fallu apaiser au

35. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit* (ci-dessus n. 3), p. 142.

36. Cf. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 142 ss, 157 ss. ainsi que 120-121.

37. Cf. P. GRIMAL, *L'amour à Rome*, Paris, 1963, p. 163 ; M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 117 et 149-150 (relevant notamment *pariter... femina uirque* en *AA*, II, 728 et III, 800), et J.-M. FRÉCAUT, *L'Art d'aimer d'Ovide : du couple humain originel (II, 477-480) aux amants de l'époque augustéenne*, dans *ALMArv*, 12, 1985, p. 14.

38. Cf. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 118, relevant *AA*, I, 38 et III, 42.

39. Cf. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 164.

40. E. KUEPPERS, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2535, a relevé *AA*, I, 36 et III, 1-6.

41. Peut-être aussi n'est-ce pas un hasard si Achille est évoqué en tête de l'œuvre (*AA*, I, 11-16) et à la fin ou pas très loin de la fin du premier livre de l'*Art d'aimer* (679-702), du second (711-716) et des *Remèdes à l'amour* (777-784) : cf. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 160.

début des *Remèdes à l'amour* (1-40), prend la peine de compléter les préceptes du poète à la fin de la première des deux grandes parties, consacrée aux malheureux incapables de supporter des remèdes énergiques (549-576). On voit donc se produire l'intervention inattendue d'une divinité à peu près au milieu de chacun des deux ouvrages, et uniquement là. Il est peu probable qu'un tel parallélisme soit fortuit.

Un autre lien formel entre les quatre livres mérite une attention plus particulière. La métaphore du voyage en bateau et celle du voyage en char y tiennent une place considérable. Toutes deux figurent dans le proême de chacun des deux premiers livres de l'*Art d'aimer* (I, 3-8 et 39-40 ; II, 6-7), seulement celle du voyage en bateau dans le proême du livre III de l'*Art d'aimer* et dans celui des *Remèdes à l'amour* ; elles sont placées de façon telle qu'elles apparaissent avant le début des préceptes pour les livres I et III de l'*Ars amatoria* (I, 39-40 et III, 99-100), avant la prière à la ou aux divinités protectrices pour le livre II de l'*Ars amatoria* et pour les *Remedia amoris* (*AA*, II, 6-7 et *Rem.* 70) — E. Küppers l'a déjà relevé [42] —. Ce n'est pas tout. Ces deux métaphores reparaissent à l'intérieur de chacun des quatre livres. Celle du char se retrouve à l'articulation majeure du livre I de l'*Art d'aimer*, entre ses deux grandes parties — où trouver une femme, comment la prendre — (I, 264), dans les autres livres à des articulations secondaires, comme l'a montré J. Barsby à propos de *AA*, II, 426 ; III, 467-468 et *Rem.* 397 [43]. Au contraire, celle du voyage en bateau, ainsi que l'a remarqué M. Weber [44], secondaire à l'intérieur du livre I de l'*Art d'aimer*, marque l'articulation essentielle dans chacun des trois autres livres. En *AA*. II, 337-338, *Sed non, quo dederas a litore carbasa, uento /Vtendum, medio cum potiere freto* relie les premiers temps de la liaison, où il faut fortifier l'amour, et la période plus avancée où apparaît le problème des séparations momentanées. En *AA*, III, 499-500 : *Si licet... /Plenaque curuato pandere uela sinu* fait passer de la conquête aux moyens de la faire durer. En *Rem.* 577-578, *Quid faciam? media nauim Palinurus in unda /Deserit; ignotas cogor inire uias* distingue les deux grandes parties du développement qui occupe plus des deux tiers du chant, c'est-à-dire, parmi les soins consacrés à l'amoureux hors d'état de supporter des remèdes énergiques (249-810), d'une part ceux qui doivent lui permettre de se séparer, d'autre part ceux qui doivent lui éviter une rechute. Surtout, à la fin de chacun des quatre livres, si la métaphore du voyage en char ne joue à peu près aucun rôle, tout au plus supposée à la fin de l'*Art d'aimer* par l'évocation des

42. E. Kueppers, *Ovids « Ars amatoria »...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 1), p. 2541.
43. J. A. Barsby, *Ovid*, *op. cit.* (ci-dessus n. 17), p. 22.
44. M. Weber, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 144, 149 et 155.

cygnes[45], celle du voyage en mer joue un rôle capital, comme l'a aussi remarqué M. WEBER, même s'il n'a pas fait ressortir dans toute sa netteté la progression qui s'en dégage[46]. A la fin du livre I de l'*Ars amatoria* en effet, dans le dernier distique, Ovide écrit : *Pars superat coepti, pars est exhausta laboris* ; */Hic teneat nostras ancora iacta rates.* Mais à la fin du livre II on ne trouve rien de cet ordre : il n'est pas question du port qui aurait pu être atteint. Au contraire, peu avant la fin du livre III, Ovide dit : ... *Mihi nudis rebus eundum est, / Vt tangat* portus fessa carina *suos* » (747-748). Et à la fin des *Remedia amoris* (811-812) on lit : ...fessae *date serta* carinae. */ Contigimus* portus, *quo mihi cursus erat*[47]. Ainsi, Ovide a parlé de voyage en bateau au début de chacun des quatre livres, à l'articulation principale de tous sauf du premier de l'*Art d'aimer*, et à la fin de tous sauf du second. Est-ce un hasard s'il ne dit pas qu'il arrive au port à la fin des deux premiers chants de l'*Ars amatoria*, mais annonce cette arrivée à la fin de cet ouvrage, et déclare être arrivé à la fin des *Remedia amoris* ? De toute évidence il ne s'est pas contenté d'ajouter un distique à la fin du livre II pour établir un lien avec un livre III conçu après coup. Les faits que nous venons de relever suggèrent même qu'il aurait peut-être envisagé d'emblée de ne pas s'en tenir aux deux premiers livres. C'est une hypothèse que nous ne pouvons pas démontrer, si nous nous en tenons à ces seuls faits, mais que nous ne pouvons pas non plus écarter.

En tout cas, que la cohérence entre les quatre livres ait été atteinte en dépit de l'adjonction imprévue aux deux premiers du troisième de l'*Art d'aimer* puis des *Remèdes à l'amour* ou qu'elle résulte d'un dessein initial, elle n'en est pas moins remarquable.

Essayons d'aller un peu plus loin. Assurément les livres I et II de l'*Art d'aimer* constituent un ensemble distinct, et, bien qu'ils contiennent de nombreux traits avec lesquels s'établissent des correspondances dans le livre III et aussi dans les *Remèdes à l'amour*, rien n'y fait vraiment attendre une suite. Mais cela même peut avoir été prévu d'emblée. Il est des cas où il faut savoir ménager des surprises. L'amour était considéré comme la lutte des hommes contre les femmes bien plutôt que comme l'activité créatrice, le partage vers lequel Ovide oriente ses lecteurs[48]. Or dans une lutte, quand on se charge des intérêts de l'un des partis, il est difficile d'annoncer dès le départ que l'on soutiendra ensuite l'autre, sous peine d'être considéré tout de suite, sinon comme un traître, du moins comme un appui douteux, et donc

45. Cf. aussi les évocations que l'on trouve un peu avant la fin du livre II de l'*Art d'aimer* (727) et pas très loin de la fin des *Remèdes à l'amour* (788).

46. Cf. M. WEBER, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 155-157 et 165. Cet auteur estime tenir ainsi la preuve que l'*Art d'aimer* a été conçu d'emblée comme un ensemble (*ibid.*, p. 165), comme si cela ne pouvait être dû à des retouches.

47. Arrivée annoncée peu avant la fin du livre, au vers 635 : *ut tandem litora tangas.*

48. Cf. J.-M. FRÉCAUT, *L'Art d'aimer...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 37), p. 14-17.

de perdre la confiance, comme l'a relevé M. von Albrecht suivi par M. Weber[49]. Et de fait, au livre III, Ovide a cru nécessaire de répéter aux belles qu'en dépit de ses précédents services, il était totalement dévoué à la nouvelle cause qu'il avait embrassée (577-578 ; 671), et aussi, avant même de s'adresser aux femmes, de se défendre contre les objections des hommes (1-56), notamment en soutenant que sa nouvelle entreprise était le complément indispensable[50] de la première. Ainsi les trois livres méritent bien d'être réunis en un même ouvrage, mais tout en gardant une certaine indépendance. En outre, quand on prétend enseigner comment réussir en amour, on risque fort d'inspirer des doutes sur la qualité des préceptes que l'on va donner, si l'on avoue d'emblée que les échecs ne sont pas exclus, et qu'il faudra aussi voir comment y remédier. Il était donc utile de distinguer les *Remèdes à l'amour* de l'*Art d'aimer*, autant que le dieu guérisseur, Apollon, de la responsable de l'amour, Vénus, les patrons respectifs des deux ouvrages[51], et il était même nécessaire de se défendre dans le proême des *Remedia amoris* contre le reproche de vouloir nuire à l'amour après avoir prétendu le servir (1-40). Par conséquent, ou bien Ovide n'a eu qu'après coup l'idée de réaliser un cycle de quatre livres de poésie didactique consacrée à l'amour, et il avait alors avantage à ne pas retoucher ce qu'il avait déjà écrit au point d'effacer, comme il l'avait fait dans la deuxième édition des *Amours*[52], toutes les traces de son premier dessein, ou bien il avait conçu d'emblée l'ensemble du cycle, et il avait alors avantage à ne pas l'annoncer et à laisser croire à des ajouts successifs.

Assurément, pour que, selon le distique apparemment ajouté à la fin du livre II de l'*Art d'aimer*, les belles demandent à être instruites elles aussi, il faut en principe qu'elles aient lu l'enseignement destiné aux hommes, et que celui-ci ait donc été déjà publié ; et, pour qu'Ovide évoque dans les *Remèdes à l'amour* les critiques dont l'*Art d'aimer* a été l'objet, il devrait avoir publié cet ouvrage depuis assez longtemps pour avoir pu prendre connaissance des réactions qu'il a provoquées.

49. Cf. M. von Albrecht, *Ovid...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 2), p. 124 ; M. Weber, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 164.

50. J.-M. Frécaut, *L'Art d'aimer...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 37), p. 7 et 12, ainsi que M. Weber, *Die mythologische Erzählung...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 3), p. 118 : « Das Endziel der Liebeskunst, der « longus amor » (ut longo tempore duret amor 1.38 = arte perennat amor 3.42), kann also nur dann garantiert werden, wenn sich auch das Mädchen in der kultivierten Liebe auskennt (nescitis amare). Eine Liebeskunst, die aber nur die Männer unterweist, könnte diese Garantie, die Ovid im zweiten Buch gibt (me duce tutus eris 2.58), nie völlig gewähren », et K. Kleve, *NASO MAGISTER ERAT — sed quis Nasonis magister?* dans *SO*, 58, 1983, p. 103 : « If, in the tradition of which Ovid was a part, it was especially women who needed instruction, it certainly would be curious if Ovid hit upon them as an afterthought. The original readers were women, and it would be natural to write for them ».

51. Cf. *AA*, I, 7 ; 30 ; II, 15 ; III, 43-56 pour Vénus, et *AA*, I, 25 en même temps que *Rem.* 75-78 ; 251-252 ; 489-490 ; 704-706 ; 767 pour Apollon.

52. Cf. G. Luck, *Die römische Liebeselegie*, Heidelberg, 1961 (« Die beiden Kapital über Ovid sind neu und sollen die betreffenden Kapitel der englishen Ausgabe ersetzen »), p. 167-169.

Mais rien n'empêche que cela soit un artifice. Le distique qui évoque la demande des belles n'est pas placé en tête du livre III que cette demande est censée avoir suscité, mais à la fin du livre II. Dautre part, dans les *Amours*, nombreuses sont les allusions à l'effet produit par les élégies — on en trouve dès le livre I (cf. I, 15) — ; pourtant l'épigramme liminaire nous assure que l'ouvrage tel que nous le lisons a été publié en une fois. On ne saurait donc tirer argument des réactions attribuées aux lecteurs, et de l'étalement qu'elles paraissent impliquer dans la publication des différents livres.

Il se peut bien que A. C. ROMANO, M. VON ALBRECHT et M. WEBER aient eu raison quand ils ont trouvé plus simple d'admettre qu'Ovide avait prévu d'emblée l'*Art d'aimer* non pas en deux mais en trois livres [53]. Il n'est même pas impossible que leur réflexion mérite d'être appliquée à l'ensemble du cycle.

Un dernier groupe d'observations nous permettra peut-être d'y voir un peu plus clair. On sait l'importance de l'imitation chez les anciens [54], l'intérêt des lecteurs et des auteurs de l'époque augustéenne pour les allusions [55], le goût d'Ovide pour la parodie. Nous avons même pu constater que précisément dans le cycle qui nous occupe c'est au moins en partie par référence aux œuvres de ses prédécesseurs que notre auteur a composé [56]. Or il se trouve qu'à Rome il n'est pas le premier à publier un cycle de quatre livres de poésie [57]. Properce l'avait déjà fait avec ses *Élégies*, Horace avec ses *Odes*, et surtout Virgile avec son poème didactique, les *Géorgiques*. Dans les *Élégies* de Properce comme dans les *Odes* d'Horace le quatrième livre est à part : non seulement il a été publié après les autres, mais son orientation nouvelle est assez largement inattendue [58]. Mieux, dans les *Géorgiques*, comme l'a montré R. MARTIN [59], les deux premiers livres forment un ensemble complet et achevé, consacré à l'agriculture, écrit par Virgile de sa propre initiative ; le troisième, qui n'était pas prévu initialement a été commandé par Mécène (III, 40-41), et son sujet, l'élevage, non seulement ne correspond pas au titre de l'œuvre, mais, dans l'esprit de l'époque, s'oppose à celui des deux précédents ; le quatrième, consacré à l'apiculture, intéresse à la fois les éleveurs et les agriculteurs. Seuls les deux premiers livres avaient été prévus au départ, et, si Vir-

53. Cf. ci-dessus n. 2 et 3.

54. Cf., *e. g.*, A. THILL, *Alter ab illo, Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne*, Paris, 1979.

55. Cf. J.-P. BOUCHER, *Études sur Properce*, Paris, 1965, chapitre IX.

56. Cf. ci-dessus p. 164.

57. Pour les antécédents de son œuvre considérée comme enseignement sur l'amour, cf. K. KLEVE, *NASO MAGISTER ERAT...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 50), p. 89-109.

58. Cf. J. PERRET, *Horace*, Paris, 1959, p. 168-173.

59. R. MARTIN, *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, 1971, p. 109-160, et aussi *Note sur les « Géorgiques » et leur composition*, dans *B. A. G. B.*, 1982, p. 72-76.

gile a relié après coup l'ensemble des quatre livres en les annonçant tous au début du premier (1-5) et en rappelant les trois précédents à la fin du quatrième (559-560), il n'en a pas moins laissé à la fin du second ce qui était initialement la conclusion générale (458-542)[60]. Toutes ces particularités se retrouvent dans le cycle d'Ovide : les deux premiers livres de l'*Art d'aimer* forment eux aussi un ensemble complet et achevé, consacré aux hommes, écrit par Ovide de sa propre initiative ; le troisième, qui est présenté comme n'ayant pas été prévu initialement, a été demandé par les femmes, et son sujet, dans l'esprit de l'époque, s'oppose à celui des deux précédents ; le quatrième livre, que constituent les *Remèdes à l'amour*, intéresse à la fois les hommes et les femmes. On trouve même à la fin du livre II de l'*Ars amatoria* une conclusion plus importante qu'à la fin du livre III ou à la fin des *Remedia amoris*[61]. Seule l'annonce de l'ensemble des quatre livres n'est pas et ne pouvait être reprise. Il serait surprenant que toutes ces similitudes soient dues au hasard, et cela d'autant plus que l'imitation des *Géorgiques* dans le cycle d'Ovide a déjà été démontrée sur d'autres plans par de nombreux rapprochements ponctuels[62]. Assurément l'histoire de ce cycle pourrait être effectivement analogue à celle des *Géorgiques*, et notre auteur pourrait s'être inspiré de son illustre prédécesseur en poésie didactique pour organiser sa matière à un moment où il en serait venu à concevoir l'idée d'un ouvrage plus vaste que les deux livres de l'*Art d'aimer* déjà consacrés aux hommes. Mais il connaissait sûrement très bien les *Géorgiques* avant de songer à instruire qui que ce soit. Et l'on hésite à croire qu'à trente ans d'intervalle, dans un milieu où l'imitation joue un si grand rôle, deux cycles poétiques aient pu réellement avoir une histoire à ce point semblable : qu'Ovide ait vraiment complété comme Virgile une œuvre initialement plus courte. Il serait moins surprenant qu'il ait seulement fait semblant.

Évidemment il n'est guère possible, avec les documents dont nous disposons, d'arriver à des certitudes. Mais il n'en reste pas moins que plusieurs faits méritent d'être retenus. Le cycle que constituent l'*Art d'aimer* et les *Remèdes à l'amour* est tout à fait cohérent : même si sa composition n'a pas été prévue initialement, elle est quand même véritablement organique, parfaitement adaptée au sujet et au public auquel elle était destinée, nécessaire jusque dans ses surprises[63] et son

60. Cf. R. Martin, *Recherches...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 59), p. 136-141.

61. *AA*, II, 733-744 en face de III, 809-812, et *Rem.* 811-814.

62. Cf. notamment E. J. Kenney, *Nequitiae poeta*, dans *Ovidiana, Recherches sur Ovide*, Paris, 1958, p. 201-208 ; E. W. Leach, *Georgic Imagery in the Ars amatoria*, dans *TAPhA*, 95, 1964, p. 142-154.

63. Cf. ci-dessus p. 167 sq., et J.-M. Frécaut, *L'esprit et l'humour chez Ovide*, Grenoble, 1972, p. 218 et 233.

apparente improvisation [64]. Ce cycle a été réalisé par un homme qui a toujours su percevoir les différentes facettes des choses, et qui était porté, à la fois par son penchant habituel à l'irrévérence vis-à-vis des modèles reçus, par le caractère sophistiqué de ses lecteurs, et par le goût de son temps pour l'imitation, à faire écho aux œuvres de ses prédécesseurs et tout particulièrement au poème didactique qui était à la fois le plus illustre et le plus récent, les *Géorgiques*. Si l'on tient compte de toutes ces particularités, l'hypothèse la plus simple et la plus probable nous paraît être qu'Ovide n'a pas réalisé un cycle didactico-érotique aussi accompli que le sien en complétant progressivement un ouvrage qui était au départ plus modeste et qu'il n'avait pas prévu d'étendre, mais en le concevant d'emblée dans toute son ampleur.

64. J.-M. FRÉCAUT, *L'esprit...*, *op. cit.* (ci-dessus n. 63), p. 236.